L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MAGNE & CIE.
No. 81, RUE CHARTRES.

JOURNAL QUOTIDIEN.....$12 | *Le Journal d'une*
Do. TRIS FOIS PAR SEMAINE, $10 | *Do. Do.*

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 18 JUIN 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

CONGRES.

DISCUSSION AU SENAT.

Une observation qui doit avoir frappé ceux qui ont suivi avec quelque attention les séances du Congrès, c'est la netteté et la franchise avec laquelle se sont engagées les premières discussions sur les points importans qui divisent les whigs et les loco-focos. M. Henry Clay, dont l'esprit supérieur sait poser les questions d'une manière si claire et si décisive, a le premier commencé l'œuvre de destruction qui doit nous débarasser des déplorables institutions léguées par la dernière Présidence; et déjà le bill de sous-trésorerie se trouvait si vigoureusement atteint aux dernières dates que très probablement la nouvelle de son abrogation au Sénat nous arrivera aujourd'hui. L'honorable sénateur du Kentucky procède logiquement; il voulait d'un seul coup faire justice de toutes les créations financières du dernier syst ème; il voulait que l'œuvre de l'administration du général Jackson, c'est-à-dire l'acte de 1836, fut enveloppée dans la même proscription que le dernier établissement de son malencontreux successeur. Les honorables sympathies d'un grand nombre de sénateurs whigs ne l'ont pas permis, et cette manifestation de la part d'hommes de vues aux mêmes doctrines politiques que M. Clay, prouvent jusqu'à quel point les membres du parti whig ou plutôt du parti national sont jaloux de leur indépendance, jusqu'à quel point surtout ils portent le respect pour les institutions constitutionnelles et la crainte des empiétemens de l'exécutif certes on peut dire qu'ils ont une confiance réelle dans le pouvoir actuel, et cependant ils ne veulent pas lui laisser un instant la tentation d'aller au delà des limites dans lesquelles il doit se renfermer; ils ne veulent pas qu'il puisse, même pour quelques mois, disposer sans contrôle du trésor public. Ces motifs si purs et si républicains ont été compris par tout le monde, et M. Clay a lui-même proposé de son plein gré l'abandon d'un amendement qui, tout décisif qu'il était, avait peut-être le tort d'aller un peu loin pour le moment. Dans cette circonstance, les whigs de toutes les nuances ont fait scrupuleusement leur devoir; ils sont tous restés dans la meilleure intelligence, en conservant la plus complète liberté d'action.

Les loco-focos, nous devons leur rendre cette justice, ont agi de leur côté avec un admirable concert; ils ont marché en colonne serrée; ils ont défendu leur position avec une constance digne des plus grands éloges, si elle eut été au service d'une meilleure cause; puis, quand ils ont vu que la victoire allait nécessairement se déclarer contre eux, ils ont employé en désespoir de cause la dernière ressource des vaincus; ils ont usé du pitoyable effet du prochain triomphe de leurs adversaires. Battus sur le point principal, ils ont tâché de conserver quelques unes des positions secondaires; mais ils n'ont pas été plus heureux dans leurs escarmouches que dans le combat lui-même: tous les amendemens qu'ils ont proposés pour sauver au moins certaines clauses du bill de la sous-trésorerie, ont échoué, et la proposition originale de M. Clay, après être glorieusement sortie des premières épreuves, a été enregistrée pour subir sa troisième lecture, c'est à dire son adoption définitive.

Ce premier succès obtenu au Sénat montre la force que possède le parti whig dans ce corps; mais il a fourni en même temps une preuve irréfragable de la popularité de ce parti qui rallie autour de lui une immense majorité nationale. Ce ne sont pas en effet les seuls sénateurs whigs qui ont voté l'abrogation de la sous-trésorerie; ce bienfait, nous engagés dans d'autres rangs, ont dû se rallier à eux pour l'accomplissement de cette œuvre; un mandat spécial de leurs constituans leur en faisait la loi, et ce mandat était l'expression formelle de la volonté populaire! Un fait de ce genre n'est-il pas des plus significatifs? Ne doit-il pas prouver à nos adversaires que leurs efforts seront impuissans à entraver la marche des idées de réforme qui ont déjà pénétré si profondément dans les masses? ne doit-il pas nous donner à nous la certitude de voir bientôt ces idées triomphantes ramener notre pays dans les voies dont on a cherché vainement à l'écarter et lui rendre cette prospérité dont on a fait si bon marché pendant de si longues années? La Chambre des Représentans ne voudra pas, nous en avons l'espérance bien fondée, rester en arrière du Sénat, et nous pourrons sous peu nous féliciter de la chute définitive d'un agent financier que nous avons combattu dès qu'il a été proposé par l'ancienne administration et contre lequel l'expérience nous a fourni de nouveaux griefs. Alors le Congrès aura pleine liberté pour doter le pays d'une institution reposant sur des bases véritablement nationales et qui n'établira plus une injurieuse distinction entre le gouvernement et le peuple. Finons nous à l'activité des hommes sérieux que nous comptons au Congrès; nous n'attendrons plus long tems cet heureux résultat.

Le bateau à vapeur "Giraffe", arrivé hier de Mobile, a apporté le renseignement suivant:

Le collecteur de Mobile a reçu l'avis qu'on avait signalé à l'Ile Dauphine un grand bateau rempli d'individus d'une apparence fort suspecte. Aussitôt la réception de cet avis, le capitaine Foster, du cutter des Etats-Unis Washington, est parti à la tête d'un détachement d'hommes armés, et il a été débarqué sur la Giraffe sur l'Ile Dauphine. Il faut espérer que cette expédition amènera quelque résultat.

MASSACHUSETTS.—Il est présenté dernièrement à Boston un cas fort singulier et qui fait ressortir les anomalies législatives existant entre certains Etats. Un nègre de New-Bearn (Caroline du Nord) fait une course vers Boston, lorsque le capitaine s'aperçut qu'il avait à bord un esclave marron. Il voulut alors retourner à New-Bern afin de l'y déposer; mais l'équipage s'y opposa; et le navire continua sa route vers Boston. Lorsqu'on y fut arrivé, l'esclave fut retenu à bord, le capitaine ayant l'intention de le reconduire à New-Bern. L'esclave essaya de se sauver, mais il n'y parvint pas, et plus tard, il fut ramené en Caroline et remis entre les mains de son propriétaire.

Le second du navire était resté à Boston, et après le départ de ses camarades, il raconta cet incident. De son témoignage, il résulte que l'esclave avait été enchaîné à bord, et que le capitaine était décidé à réitérer à toute tentative pour enlever son prisonnier. Le second a été obligé de fournir une caution de $500 et le capitaine sera, dit-on, arrêté à son retour de New-Bern afin de rendre compte de sa conduite.

La position du capitaine ne pouvait manquer d'être fort embarassante; s'il n'eut pas ramené l'esclave à New-Bern, il eut été passible d'un emprisonnement et d'une peine très forte; et voilà que d'après les lois du Massachusetts, il se trouve exposé à subir une amende assez considérable d'après la loi qui défend la saisie et la détention d'un individu contre sa volonté. Si le capitaine a sérieusement à souffrir pour avoir obéi aux lois de l'Etat auquel il appartient, la Caroline du Nord prendra sans doute en main cette affaire et nous aurons encore une fois une discussion entre Etats, causée par la malencontreuse intervention des principes abolitionistes.

Nous avons publié dans notre dernier numéro le récit fait par M. E. Lucy, de l'affaire du bayou Lindkline; nous croyons devoir dans l'intérêt de la justice, donner place dans nos colonnes à la réponse du général Persifor F. Smith, qui a paru dans le Courrier d'hier, bien que cette réponse ne nous ait pas été adressée directement. En cela nous ne fesons qu'obéir à un sentiment d'impartialité dont nous nous ferons toujours un devoir, toutes les fois qu'il s'agira d'éclairer l'opinion publique sur une affaire aussi grave que celle dont il est question.

A Mr. l'Editeur du Courrier,

Veuillez, Monsieur, insérer dans votre journal la relation suivante que le récit très inexact de Mr. E. Lucy, dans l'Abeille de ce matin, me met dans la nécessité de faire publier.

Dans la nuit du 11 de ce mois, j'étais avec trois hâtaux remplis de monde à faire des recherches dans les bases aux environs du bayou Lindkline. Je débarquai avec deux de mes gens sur un banc d'huîtres où se trouvait une petite tente; un troisième nous suivit. Les deux hommes débarqués avec moi furent accostés par une des personnes qui occupaient la tente, et qui leur dit: "Messieurs, je ne suis pas un voleur, prenez mon cheval." Je pris alors de l'autre côté de la tente (le côté droit) J'arrivai à l'endroit où mes deux hommes recevaient le fusil, au même instant que le frère de cette personne se précipitait hors de la tente et venait les frapper de son couteau, et cherchait à atteindre le troisième de mes hommes. Le dernier qui avait été blessé, prenait du côté de l'eau, en criant qu'il avait été poignardés.

En recevant le coup de fusil, Paul Lucey vint sur moi qui venais de tomber en trébuchant sur le coin de la tente, me frappa de son couteau et se jeta dans le bayou. A ce moment où les deux hommes blessés rétrogradaient, le second qui arriva et ceux qui étaient à bord apprenant que leurs camarades avaient été blessés, sautèrent à terre et coururent à la tente. Le major Henry qui était avec eux intervint et les empêcha de commettre aucun acte de violence: il dit ensuite à M. Lucey de descendre par terre et qu'il ne permettrait pas qu'on lui fit aucun mal. Le frère de ce dernier fut alors retiré du bayou et l'ayant trouvé grièvement blessé, on lui a donné tous les soins possibles. Le blessé dit qu'il désirait être transporté à la Nlle-Orléans, et qu'il voulait absolument tous ses effets; mais le sieur Bill Lucey, qui avait reçu et transporté le blessé jusqu'à Manchac, et blessé avec lui à la tête. Comme le Manchac ne devait pas remonter le fleuve, il fut résolu qu'on transporterait le blessé.

Mr. P. Lucey a déposé lui-même la méprise et a reconnu que sa propre violence était la cause de ce malheur, mais il a ajouté en disant qu'il venait de s'éveiller et qu'il ne savait pas ce qui venait d'arriver.

Il n'y avait sur le rivage qu'une petite dizaine de personnes du premier bateau, jusqu'au moment où tout fut passé, et aucun d'eux n'avait de bayonnettes. Ce que K. Lucey rapporte du grand nombre qui l'entourait n'a pu avoir eu lieu qu'après que mes hommes eut été blessés par son frère et que les cients exaspérés par cette attaque ont débarqué des canots qui venaient derrière nous.

Il n'a été fait aucune tentative de violence jusqu'au moment où P. Lucey est sorti de la tente et a blessé les deux malades qui recevaient le fusil que son frère avait offert de son propre mouvement; sans cet acte de violence on ne les aurait nullement inquiétés.

PERSIFOR F. SMITH.

Navigation à vapeur en Orient.—La Compagnie des Indes Orientales a maintenant cinq navires à vapeur qui font le service entre Suez et Bombay. La moyenne du port de ces navires est d'environ sept cents tonneaux; et la force de leurs machines varie de deux cents à trois cents chevaux. Ils font le voyage y compris tous les retards, en quarante jours environ; la distance totale est d'environ deux mille cinq cents lieues. Outre les cinq navires déjà en activité, on en prépare quatre autres qui sont sous peu compléter le service. Les communications entre l'Angleterre et l'Inde auront alors une grande régularité et une grande promptitude. Chacun des navires à vapeur de cette ligne est armé de trois ou quatre canons. Ils coûteront ensemble plus de deux millions de piastres.

M. ALEXANDRE VATTEMARE, le comédien-bibliothèque, est en ce moment à N. Y.; dans une assemblée qui a eu lieu dans les premiers jours de ce mois, il a exposé les bases de son système d'échange dans un discours plein de savoir et d'habileté qui a eu grand succès auprès de ses auditeurs. On se dispose à prendre à New York des mesures actives pour la mise à exécution de son plan.

INTERIEUR.

Correspondance particulière de l'Abeille.

WASHINGTON, 8 juin 1841.

Le SENAT n'a pas fait grand chose aujourd'hui. M. Calhoun a présenté un amendement à celui proposé par M. Clay au bill pour l'abrogation de la sous-trésorerie, et la discussion s'est engagée sur ce point. L'amendement de M. Clay, comme vous le savez, demandait le rejet de l'acte de 1836 qui établit le système des banques d'état; celui de M. Calhoun proposait de modifier ce système de manière à l'adapter à la situation actuelle des banques de l'Union. Le sénat a repoussé les deux amendements et le bill original a été enregistré pour sa troisième lecture. M. Benton alors a présenté une série d'amendemens qui amoindrissaient d'autre but que de sauver quelques unes des clauses de l'acte de la sous-trésorerie, entre autres celle qui a rapport aux espèces. Il en aussi offert un autre pour exclure d'une manière spéciale la banque des Etats Unis de Pennsylvanie du nombre des banques auxquelles pourraient être confiées les deniers publics. Cette proposition n'était pas moins étrange pour la forme que pour le fonds: l'acte de 1836, que fera rentrer dans le trésor le dépositaire des fonds qui sont les seuls ressources du trésor, fait une loi au secrétaire du trésor de déposer les fonds du gouvernement que dans les banques qui en seront ainsi la banque de Pennsylvanie se trouvait tout naturellement exclue, et les traités révélations qui ont eu lieu dernièrement, ne sont pas de nature à disposer en sa faveur le secrétaire du trésor. Mais le but de M. Benton était tout simplement d'avoir un thème à l'aide duquel il put à son aise faire une attaque contre le parti whig; il ne s'en est pas fait faute. Certes l'amendement était bien absurde, mais le discours par lequel il a été appuyé, l'était bien plus encore. Il serait difficile de vous donner une idée de l'emphatique et pompeuse éloquence dont fait usage M. Benton; je veux cependant vous citer un passage d'après lequel vous conclurez. L'orateur rejetait à la banque des Etats Unis d'être la cause de toutes les suspensions qui ont eu lieu depuis son établissement, dans les différentes banques de l'Union et il prétendait que, même dans sa situation actuelle, cette institution était toute puissante pour empêcher le reprise des paiements dans le sud et dans l'ouest. "Oui, M. le Président, dit-il, le pouvoir de cette banque est la cause avérée de la non reprise des paiements de la Virginie au Missouri," et, s'arrêtant pour reprendre haleine et pour donner plus de valeur et de retentissement à chacune de ses paroles, il s'écria: "Oui, maintenant, depuis les marais de la Virginie jusqu'aux collines du Sycamore Nut, qui sont à cent milles de Bunnick." C'est là de poétique éloquence excita parmi les sénateurs whigs un accès de fou rire, auquel répondirent les spectateurs des galeries; les loco focos avaient peine à cacher leur confusion et leur mécontentement.

Un incident a marqué cette discussion. M. Calhoun, le grand nullificier, avait pris à partie, M. Walker du Mississipi à propos de la préférence qu'il donne à un agent financier sur les banques d'Etat. Ce dernier sénateur a la figure d'un singe et la voix d'un chat; et son éloquence est à l'avenant. Il répondait à son adversaire avec beaucoup de vivacité et d'emportement; et l'avantage ne restait pas à M. Calhoun, qui évoquait mais en vain, de l'arrêter par la menace ou la persuasion. Voyant tous ses efforts inutiles, le sénateur de la Caroline se contentait de le regarder d'un œil fixe et assuré, espérant lui en imposer ainsi; mais l'autre ne perdait pas un coup de langue et M. Calhoun a bien à souffrir de ses mordantes récriminations.

M. Buchanan, par suite d'instructions spéciales qui lui a données la législature de Virginie, a été obligé de voter contre toutes les motions qui avaient pour but de maintenir les dispositions du bill de la sous trésorerie. Il a exposé sa situation et voté de la meilleure grâce du monde.

La CHAMBRE DES REPRESENTANS n'a pas eu non plus beaucoup d'activité aujourd'hui. L'orateur a annoncé la composition des différens comités dont voici les Présidents:

Ecoles: William Halstead.
Voies et Moyens: M. Fillmore;
Commerce: John P. Kennedy.
Terres publiques: W. C. Johnson.
Postes et Routes de Poste: G. N Briggs.
District de Columbie: J. R. Underwood.
Comité Judiciaire: D. D. Barnard.
Réclamations Révolutionnaires: Hiland Hill.
Dépenses publiques: James Graham.
Réclamations sur les Terres: John Moore.
Manufactures: Leverett Saltonstall.
Agriculture: Edmund Deberry.
Affaires Indiennes: J. Q. Adams.
Affaires militaires: Wm. Dawson.
Mines: George N. Kum.
Affaires étrangères: Caleb Cushing.
Affaires maritimes: H. A. Wise.
Territoires: Garret Davis.
Pension de la Révolution: John Taliaferro.
Pensions des Invalides: Calvary Morris.
Routes et Canaux: Joseph Lawrence.
Patentes: Thomas F. Gulsone.
Bâtimens publics: Wm. M. Boardman,
Affaires à terminer: Fr. James.
Comptes publics: Osmyn Barker.
Frais de Route: Thomas W. Williams.

Après cette proclamation, la Chambre a procédé à l'élection d'un sergent d'armes. M. Townsend, whig, a été élu, puis la Chambre s'est ajournée.

On m'assure que l'on doit s'occuper cette semaine de la nomination des officiers du gouvernement en Louisiane.

L. M.

COLONEL TODD.—On lit dans l'Express de New-York: "Nous apprenons que le colonel Todd est en ce moment à Washington, et qu'il doit être prochainement envoyé comme ministre résident auprès de la Cour d'Autriche. Cette nouvelle sera agréable aux vieux amis que le général *Harrison* compte dans l'Ohio et dans cet Etat. Le président actuel s'honore par cette nomination qui est en quelque sorte un hommage rendu à la mémoire du patriote au tour duquel s'était rallié le pays tout entier à l'heure du danger et sous la bannière duquel nous avions une fois encore remporté la victoire. On ne saurait trop approuver de parcils choix lorsqu'ils s'adressent à des amis du général distinguer par leur zèle, leur sagacité et leur talent. Ces hommes sont continuellement sur pied au salut de l'Union, et le pays ne sait pas oublier les obligations qu'il leur a."

MARINE.—Le vaisseau des Etats-Unis *Delaware* est prêt à partir pour la station de la Méditerranée. Ce navire est en ce moment sous le commandement du capitaine McCauley, mais le *Beacon* de Norfolk assure que le commodore Morris doit bientôt quitter le bureau de la marine pour venir arborer son pavillon sur le Delaware.

—Le capitaine Geisinger doit, dit-on, prendre le commandement de la frégate *Brandywine* en remplacement du capitaine Wm. C. Walton, qui le quitte sur sa demande. La frégate Brandywine ne se rendra pas directement dans la Méditerranée, elle se rendra d'abord à Cronstadt, peut être pour y conduire le nouveau Représentant de l'Union auprès de la Russie, quiconque doute est déjà nommé.

Sioux et Chippeways—Une horde d'environ trente Sioux est entrée dernièrement dans le pays de Chippewa-ys. Deux guerriers de cette nation instruits du fait, mirent des pierres neuves à leur fusil et s'avancèrent hardiment à la rencontre des Sioux. Ils ne tardèrent pas à les joindre et chacun d'eux tua son homme. Malheureusement l'un des deux intrépides guerriers tomba sous les coups des ennemis et l'autre eut grand'peine à s'échapper. Les Sioux craignant sans doute d'être attaqués par les Chippeways, que ce dernier était sans doute aller chercher, s'empressèrent de lever le camp sans même enterrer leurs morts. Le Chippeway qui a pris cet, dit-on, le fils de Little Crow, guerrier célèbre de cette nation.

ILLINOIS.—On assure que le gouverneur actuel de l'Illinois vient de se convertir au Mormonisme.

PENNSYLVANIE. On vient de monter à Philadelphie l'opera de *Norma*. Les premières représentations ont été accueillies avec un véritable enthousiasme.

WILLIAM BROWN.—Une lettre de St. Pierre (Terre-Neuve) datée du 17 mai, arrivée à Boston, donne les détails suivans sur le capitaine Harris du *William Brown* et les sept hommes qui se sont sauvés avec lui: "Ils ont été recueillis par un pêcheur français, qui leur après leur naufrage, et ils ont débarqué à St Pierre le 6 mai. Durant les six jours passés dans la chaloupe où ils n'étaient mouillés, ils ont été réduits à un demi-biscuit et un demi-verre d'eau par jour. Le capitaine Harris et une dame qui était passagère à bord du *William Brown*, se sont embarqués à bord de la goélette *Child Harold*, qui se rend à Boston, et ils ont été laissés à Bo. ton le 27 mai. On assure que le Child Harold s'est perdu. Il avait à bord 48 passagers."

TRAITE.—Le nombre des vaisseaux faisant la traite qui ont été capturés depuis la conclusion du traité de 1837 entre la Grande Bretagne et l'Espagne, s'élève à soixante-dix-neuf.

GAZ.—La quantité de gaz hydrogène fabriqué à Philadelphie durant l'année 1840 est de 45,510,100 pieds cubes; ce qui donne pour chaque jour du reste de l'année de 124,690 pieds. Le nombre des becs pour les établissements publics est de 797, pour les maisons particulières de 19789.

VARIÉTÉS.

LES CHARLATANS AU DIX-HUITIÈME SIECLE

VII.

SVEDENBORG.

Pendant qu'Emmanuel reconnait ainsi sa vision, un quatrième auditeur s'était glissé dans la salle sans que personne ait aperçu, et le jeune Eléa, la bouche béante, il avait écouté le récit de l'aveugle. La personne sur laquelle cette narration semblait faire une impression si vive était le jeune chevalier de Lorey, l'élève mécontenant de Swedberg, enfant gâté et chétif, dont le esprit, tout le regard trahissait une intelligence plus élevée que son âge.

Les deux frères gardèrent quelque temps silencieux après qu'Emmanuel eut cessé de parler. Le vieil évêque fut enfin le premier à parler:

—Il faut adorer la Providence, mon fils, et renoncer à comprendre ses secrets. Cette jeune fille t'aimait, Emmanuel, mais elle a dérobé son cœur alors que tu étais trop jeune pour devoir se consoler, elle n'a rien dire à sa mère, et nous autres nous n'avons rien au deviner. En rapprochant ce que tu venas de medire et ce qui m'est arrivé plusieurs fois et de ce que beaucoup d'autres ont vu, je ne veux point traiter ces apparitions à la légère. S'il est vrai que nous puissions saisir les morts d'un amour assez obstiné que s'ils étaient encore en vie, pourquoi Dieu n'admettrait-il pas la même compensation? Les yeux de l'esprit ne peuvent sonder cette mystérieuse énigme, mais puisque Dieu vient de manifester sa puissance, c'est une raison de montrer notre humilité en adorant sa force sans cesse présente quoique invisible. Notre intelligence ne voit que ténèbres, mon fils, le moment de voir est venu!

L'évêque se mit à genoux et récita d'une voix haute et ferme: *Je crois en Dieu*, cette prière qui contient tout les les autres. Les assistans la répétèrent mentalement après s'être agenouillés. Le petit chevalier se releva le dernier, et Swedberg l'aperçut alors:—Le cœur d'un enfant était avec nous, s'écria-t-il, Dieu entendra notre prière!"

Emmanuel se retira pour réparer par le repos les fatigues et les émotions de la journée; il se jeta sur son lit, mais le sommeil ne vint point fermer sa paupière. La vision était trop grande et trop rapide, et dès qu'il ferma les yeux dès qu'il essayait de les fermer. A l'heure du repas, il descendit dans la salle, où tous les convives étaient déjà réunis. Malgré la bière et l'eau-de-vie qui remplissaient de nombreux flacons, le souper fut silencieux. Maître Durer, habituellement le plus loquace des aubergistes, gardait une attitude attristée; et les femmes poussant de tems en tems de longs soupirs; Emmanuel laissait son assiette pleine et contemplait le plafond; la vieille Gothie, qui s'attendait à des compliments sur la bonne mine du festin, ne savait que penser de cette indifférence. On venait de servir un gâteau de miel et d'orge, chef-d'œuvre de la cuisine culinaire, et personne ne lui avait adressé une seule jouanne. Son indignation, longtemps contenue, allait éclater, lorsque Swedberg prit une bouteille de genièvre, et tout en remplissant le verre de Durer, il lui demanda la cause de ses préoccupations. Le maître d'écoutait d'un air distrait, mais tout-à-coup de la ville et de la Cour, il répondit: "Hélas! demande à ma femme.

Eh mon Dieu! mesaire, s'écria la bonne dame sans attendre une interpellation directe, on veut nous enlever notre fils.

—Enlever! et pourquoi faire?

—Pour l'envoyer porter dans les drabans.

Ce mot de drabans, Mme Durer ne put retenir les larmes.

—On a donc reçu des nouvelles de l'armée? demanda l'oncle Frédéric, occupé à bourrer systématiquement son énorme pipe de Turquie.

—Et de bien tristes encore, poursuivit la mère du futur draban; notre roi Charles XII, trompé par ce cosaque de Mazeppa, a livré bataille au czar Alexiovitz sous les murs de Poltawa. Notre brave infanterie a été détruite, le roi, grièvement blessé, a dirigé la bataille, porté sur un brancard; à l'heure qu'il est, il doit être mort, s'il n'est prisonnier des Russes ou des Turcs. Que Dieu protège la Suède!

—Comment a-t-on appris ces désastres?

—Par un messager de la sœur de roi, la princesse Ulrique Eléonore, qui a ordonné de nouveaux impôts et de nouvelles levées d'hommes. Ils vont tous prendre notre pauvre Axel, et qu'allons-nous devenir sans lui!

—La main du Très-Haut s'appesantit sur les conquérans. Rassurez-vous, dame Durer, le service de Mr. le fils ne sera pas de longue durée: Charles XII fera la paix. J'aime mieux ne comme tout les Suédois doit le faire, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître dans tout ceci la main de la Providence. Charles a recherché la titre d'*invincible* qu'un moment vient de lui ôter; son rival, Pierre Alexiovitz, gardera le surnom de *grand*, parce qu'il ne le devra pas seulement à des victoires. Mais, puisque la paix, soyez-en sûre, et votre fils ne sera pas draban.

—Que le ciel vous entende, mesaire, et qu'il console tous ceux qui pleurent en songeant à Poltawa!

Plusieurs notables habitans de Skara étaient venus achever la soirée chez leur évêque; le cercle de la veillée s'était formé autour du foyer. On s'entretenait vivement des événemens qui venaient d'éclater. Les femmes, qui dans tous les pays sont les ennemies jurées de la politique, étaient formées en groupe et s'amusaient des gentillesses du jeune chevalier. Profitant d'un moment de calme dans la discussion, une d'elles jeta un regard sur les hommes, et demanda à l'évêque s'il n'avait pas lu des nouvelles de la Finlande Ordening, et s'il savait l'endroit où elle était retirée.

—C'est bien à vous, Martha, de vous souvenir des absens, répondit Swedberg; la malheureuse veuve s'est retirée à Stockholm, où elle s'occupe exclusivement de l'éducation de sa jeune fille. Quant au feu qu'elle a suffit à ses désirs, et elle serait heureuse, m'écrit-elle, si elle pouvait oublier ceux qui ne sont plus!

—Hélas! murmura Martha en essuyant une larme avec le coin de son tablier.

—Vous l'aimez, n'est-ce pas, Martha? C'était votre amie d'enfance, votre sœur. Ne craignez pas de montrer vos larmes, mon enfant; les regrets sont permis: n'est-ce pas aujourd'hui le jour des morts?

Le silence regnait pour écouter la conversation qui s'était établie entre Martha et Swedberg; au moment où l'évêque venait de prononcer ces dernières paroles, un léger bruit retentit derrière la fenêtre de la salle à manger qui donnait sur le jardin du prestigère. On eût dit que quelqu'un essayait de se faire entendre en frôlant doucement les vitres.

—N'avez-vous pas entendu? demanda le maître d'école tout effaré à Frédéric qui continuait à fumer sa pipe.

—C'est le givre qui bat contre les vitres.

—C'est une âme en peine, reprit une jeune fille en cachant sa tête blonde sur les genoux de sa mère.

—Que ce soit le givre ou autre chose, nous allons savoir la vérité, s'écria Emmanuel ouvrant précipitamment la fenêtre.

L'atmosphère était d'une pureté admirable; la lune, à demi voilée par les nuages, laissait apercevoir de temps en temps la nacre de son front; les monts Kinlen formaient l'horison et jetaient leur ombre immobile sur la campagne couverte de neige. Les rivières, emprisonnées par l'hiver, ne tintaient point de vent dans l'air, point de bruit sur la terre: c'était la nature du nord dans toute sa beauté, et aussi dans toute sa tristesse. Emmanuel jeta les yeux autour de lui sans rien découvrir ni rien entendre. Au milieu de ce silence universel, le moindre craquement sur la neige m'aurait pas manqué de trahir la présence d'un être vivant. La fenêtre est refermée et chacun reprit sa place au foyer.

—Nous nous étions trompés, mesaire Frédéric, il paraît que nous n'avions rien entendu.

Frédéric, sans prendre garde à l'interpellation du maître d'école, se dressait à lui-même: "C'est singulier! j'aurais juré que c'était le givre, et cependant le vent est pur!

—L'âme a passé, dit doucement la mère à l'oreille de sa fille; tu n'as pas besoin de rester cachée maintenant.

Au moment où l'enfant relevait la tête en secouant les tresses de ses longs cheveux, le bruit de tout à l'heure se fit entendre, mais cette fois plus clair, plus net, plus décisif. Tout portant brusquement d'un nuage, inonda la terre de ses clarités, la fenêtre s'ouvrit d'elle-même, une forme blanche se dessinant à peine au milieu de la blancheur générale du fonds, descendit lentement dans la salle au milieu des rayons qui semblaient n'avoir brillé un instant que pour la porter.

L'apparition se dirigea sans hésiter du côté d'Emmanuel. Des qu'elle fut près de lui, les voiles qui l'enveloppaient s'évanouirent, et l'on vit une jeune fille en costume de fiancée. Tous les assistans reconnurent Ethel Ordening, aussi belle mais plus pâle qu'autrefois. Elle prit Emmanuel par la main, et le conduisant vers l'évêque, elle lui dit en s'inclinant: "Mon père, bénissez-nous!" Poussé par une force surnaturelle, le vieillard se leva, étendit les bras sur ses enfans, et retomba la tête inclinée sur son fauteuil. L'ombre se pencha du côté d'Emmanuel, qui entendit ces paroles résonner à ses oreilles: "Je suis heureuse, maintenant; je pars, mais je veillerai sur toi!"

Toutes les bouches étaient muettes d'étonnement. Martha seule osa s'écrier: "Ethel!" Pour toute réponse, un bouquet de fleurs d'oranger tomba à ses pieds, et la vision disparut.

Emmanuel, éperdu, se précipita dans les bras de son père, mais celui-ci ne répondit pas à son étreinte. Le vieil évêque Svedberg était mort!

Le lendemain Martha venait déposer un bouquet de fiancée sur la tombe d'Ethel Ordening.

A continuer.

DERNIERES DATES			
New York	juin 9	Liverpool	mai 19
Boston	juin 7	Londres	mai 18
Philadelphie	juin 9	Havre	mai 17
Washington	juin 9	Paris	mai 16
Baltimore	juin 9	Bordeaux	mai 2
Charleston	mai 31	Madrid	mai 2
Vera-Cruz	mai 7	Cadix	mai 2
Tampico	mai 23	Havane	juin 4
Mobile	avril 30	Houston	juin 11

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.

Gael. Dream, Reid, Mobile, P C Shannon
Sabine, Holmes, Rivière Sabine, H Leach

ARRIVÉS.

Bateau de remorque Paul Jones, Kenney, des Passes.
Navire Wakena, Roland, du Havre.
Steamer Cincinnati, Fisher, de la Mobile.
" Panola, Hayood, des Opélousas.
" Vickserg, Grice, de Bâtibland.
" Clipper, Hanscom, de Bayou Sarah.
" Giraffe, Mofflam, de la Mobile.

MEMORANDA

Arrivée à Boston pour ce port, 7 juin, brick Ma y Pennell, Gilven-Sp. ke, à la hauteur des Tortugas, 18 mai; goélette Flash, de la Nlle. Orléans pour Boston, rencontrée le 26, à la hauteur de Charleston.

Arrivée à Philadelphie de ce port, 8 juin, nav. Commerce, Julian.

Hélé le 27 mai, à la hauteur du Cap Floride, nav. John Dunlap, de la N. Orléans pour Liverpool.

Le Rio Janeiro, 29 av. brick Ivanhoe, Outerbridge, de la N. Orléans.

Arrivée à New York le 8 juin de Port-au-Prince, goélette Roxana, (de la N. O.) en 16 jours

☞ Le trois-mâts OCEANA, capt. William Hammond, du Havre, est en déchargement à l'extrémité du marché aux légumes. Les consignataires sont prêts d'envoyer leurs permis à bord et de recevoir leurs marchandises sur la levée. F. PERRET. 17 juin

---

DOMESTIQUE A LOUER.

ON demande à louer un bon domestique de maison. S'adresser au no. 111 de la rue Tchoupitoulas. 8 juin

RUBANS DE TAFFETAS NOIRS No. 6.—400 pièces de rubans taffetas No. 6 pour chapeaux d'hommes, à vendre par
8 mai HORNE & FRCIS,
21, rue Chartres.

SUCRE.—60 boucauts sucre en débarquement et à vendre par
10 mai E. FAYT & Co.
26, rue Gravier.

PAR LE MINISTER

SUCCESSION de feu Rousseau.—Vente par le Register des Testaments—Samedi, vingt-quatre juillet 1841, à une heure P. M. à la Bourse de la Bourse, rue des rues de Chartres et Royale, en vertu d'un ordre de vente rendu par l'honorable Cour des Preuves, dans et pour la paroisse et ville de la Nouvelle Orléans, jugeant en vente publique à l'encan, pour compte de la succession de feu Stephen Rousseau et au si pour compte de Octave Sebastien Rousseau et autres, pour quelque un partage, la propriété foncière ci après décrite, savoir:

Une terre située dans la paroisse Ouest Féliciana" mesurant quarante arpens en fère Mississippi sur vingt arpents de profondeur bornant une superficie de huit cents arpents, bornée au Nord par des terres de John Spear, et à la limite inférieure des terres de Pellet, étant vis-à-vis le bac de l'île Tunica.

Conditions—Un quart comptant, les trois autres mois de crédit en billets endossés à satisfaction, portant hypothèque spéciale jusqu'à parfait paiement.

W. F. C. DUPLESSIS, Register des Testaments.

N. B. L'acte de vente sera passé pardevant Théodore Sègara, notaire public, aux frais des acquéreurs.
18 juin.

SUCCESSION de James O'Rourke—Vente par le Register des Testaments, Jeudi le premier juillet 1841, à quatre heures de l'après midi au bureau de l'Etat rue Franklin, entre les rues Canal et Jackson, dans la 2e municipalité en vertu d'un ordre de vente de la Cour des Preuves, de la ville et paroisse de la Nouvelle Orléans, en date du 12 Février 1841, et pour compte de la succession de James O'Rourke décédé, les effets mobiliers dépendant de la succession.

Conditions—Comptant.
18 juin W. F. C. DUPLESSIS, Register des testaments.

SUCCESSION de Samuel M. Woolfolk.—Vente par le Register des Testaments—Vendredi, vingt-trois juillet 1841, à une heure p. m. en vertu d'un ordre de vente de l'hon. Cour des Preuves de la ville et paroisse de la Nouvelle Orléans, Etat de la Louisiane, en date du 12 Février 1841, et pour compte de la succession de feu Samuel M. Woolfolk, de la Nouvelle Orléans, Etat de la Louisiane, en date du 12 Février 1841, et pour compte de la succession de feu Samuel M. Woolfolk, de la Nouvelle Orléans, Etat de la Louisiane, en date du 12 Février 1841, et pour compte de la succession de feu Samuel M. Woolfolk, de la Nouvelle Orléans, Etat de la Louisiane, à tous ceux que cet présentes pourront—suit:

Attendu que la succession susdite a été déclarée par une vente faite par Hewlett et Avery, agent, acheteur masquant de la ville de la Nouvelle-Orléans, la propriété ci-après décrite, savoir: